

## QUELQUES REMARQUES SUR LA TRADUCTION RILKÉENNE DU RETOUR DE L'ENFANT PRODIGE

par  
AKIO YOSHII

Parmi les nombreuses traductions du *Retour de l'Enfant prodigue* d'André Gide, celle de Rainer Maria Rilke mérite d'être remarquée ; contemporaine de l'original, elle est significative de l'amitié littéraire entre les deux écrivains. Les lignes principales de leurs échanges étant déjà bien établies par Renée Lang dans l'édition de leur correspondance <sup>1</sup>, nous avons pour but unique d'apporter quelques précisions sur cette traduction et ses alentours.

Rilke avait connu *l'Enfant prodigue* dans la traduction allemande de Kurt Singer, parue presque en même temps que l'original.<sup>2</sup> Cette traduction lui avait « beaucoup donné ». Mais, en novembre 1913, mécontent qu'elle « ne [tienne] guère compte du rythme particulier de l'ouvrage » <sup>3</sup>, il entreprit sa

1. Rainer Maria Rilke — André Gide, *Correspondance 1909-1926*, Paris : Corrêa, 1952. Nous abrégons ensuite : *Corr. RG*.

2. Voir *Corr. RG*, p. 76. Le texte original de *l'Enfant prodigue* parut d'abord dans le numéro de mars-avril-mai 1907 de *Vers et Prose* dirigé par Paul Fort. Ce numéro fut distribué fin mai ou plus probablement début juin : c'est le 24 mai que Gide corrigea les épreuves (voir *Journal 1889-1939*, p. 247. Cf. l'extrait d'une lettre à Fort, s.d. [mai 1907], n° 163 du catalogue de l'exposition *Présence d'André Gide*, 1970), tandis que, par exemple, c'est le 13 juin que Jacques Rivière, abonné chaleureux de la revue depuis un an, reçut ce numéro à Bordeaux (voir Jacques Rivière — Alain-Fournier, *Correspondance 1905-1914*, Paris : Gallimard, 1948, t. II, p. 86). Il fut fait, la même année, un tirage à part de cette publication, « à très petit nombre », qui, non mis dans le commerce, constitue l'édition originale. La version allemande, faite du manuscrit gidien, parut dans le numéro de mai 1907 de *Die Neue Rundschau*, sous le titre de *Die Heimkehr des verlorenen Sohnes*. Pour cette parution simultanée du texte en France et en Allemagne, la question de date avait été soulevée entre Gide et Fort (d'après le résumé d'une lettre inédite au dernier, s.d. [peut-être mars 1907], repris dans *BAAG* n° 47, p. 440).

3. *Corr. RG*, p. 76.

propre version à «la plus vive et *amicale* joie» de Gide.<sup>4</sup> Les commentateurs ont donc très probablement raison lorsqu'ils disent que «la publication d'une édition courante en 1912 chez Gallimard attira de nouveau l'attention de Rilke sur cette œuvre».<sup>5</sup> En quelques semaines, il traduisit avec entrain la quasi-totalité du texte : «certains passages [...] [le faisaient] encore réfléchir».<sup>6</sup> Le 3 février 1914, il envoya son manuscrit achevé à Anton Kippenberg, directeur de l'Insel-Verlag. Quelque deux mois plus tard<sup>7</sup>, la version rilkéenne parut sous le titre de *Die Rückkehr des verlorenen Sohnes* dans la collection «Insel-Bücherei» (sous le n° 143). Cette version, éditée un nombre considérable de fois en quelques années, contribua grandement, on le sait, à établir la renommée de Gide en Allemagne.

Le problème des «passages douteux» mentionné à plusieurs reprises par le traducteur dans ses lettres est d'autant plus important que, pour l'éclaircir, Rilke en arriva à se rendre chez l'écrivain le 26 janvier.<sup>8</sup> Mais de quoi s'agit-il ? La mention la plus précise à ce propos se trouve dans une lettre adressée à Kippenberg le 17 janvier : il s'agit de «deux ou trois passages qui diffèrent dans les *deux* éditions de l'ouvrage» et du fait qu'«à chaque nouvelle lecture la première [lui] semblait l'emporter sur l'autre».<sup>9</sup> Une question se pose à présent : quelles sont les deux éditions que consultait Rilke et quelle était sa préférée ? A cette époque, deux éditions, à part l'édition courante susdite certainement consultée, étaient déjà parues : celle de 1907 dans *Vers et Prose* et celle de 1909 à la «Bibliothèque de l'Occident».<sup>10</sup> Chose étrange, on tient

4. *Ibid.*, p. 80.

5. Charles Dédéyan, *Rilke et la France*, Paris : SEDES, 1961, t. II, p. 330. Il s'agit du recueil collectif auquel *l'Enfant prodigue* donne son titre, publié plus précisément à la NRF. En effet, dans une lettre du 30 décembre 1913 à la comtesse Pia de Valmarana, Rilke mentionne cette édition : «J'ajoute un livre de Gide lui-même, dont j'ai essayé une traduction ces semaines-ci (de *l'Enfant prodigue* seulement).» (*Corr. RG*, p. 78).

6. *Corr. RG*, p. 81.

7. D'après Ingeborg Schnack, *Rainer Maria Rilke, Chronik seines Lebens und seines Werkes*, Insel-Verlag, 1975, t. I, p. 471 (voir également *Corr. RG*, p. 85). Or, dans la lettre de Gide à Romain Rolland, du 10 novembre 1914, on lit : «Je ne sais rien [...] même de Rainer Maria Rilke [...] dont la traduction de mon *Enfant prodigue* devait paraître en octobre à l'Insel-Verlag.» (Reproduit dans Frederick Harris, *André Gide and Romain Rolland : Two Men Divided*, Rutgers University Press, 1973, p. 204).

8. C'est la seconde rencontre des deux écrivains au sujet de la traduction. La première avait été, comme le suppose Lang (voir *Corr. RG*, p. 80), sans doute consacrée aux droits de publication.

9. *Corr. RG*, p. 83. Nous soulignons.

10. Première mise dans le commerce, tirée à 100 ex.. Cette édition, datée de 1909, ne parut que l'année suivante (voir André Gide — François-Paul Alibert, *Correspondance 1907-1950*, Lyon : PUL, 1982, p. 30).

jusqu'ici celle de 1907 pour base de la version rilkéenne, en négligeant l'autre car «un tirage très limité [...] rendait le livre à peu près inaccessible». <sup>11</sup> Lang, par exemple, prétend qu'«il y a en effet de légères différences entre la version originale [ ] et la version définitive» de 1912. <sup>12</sup> Cette remarque est fort discutable, parce que ces différences, toujours minimes et la plupart du temps de ponctuation ou de graphie, sont insuffisantes pour causer les doutes du traducteur. <sup>13</sup> Nous reproduisons ici, avec les parties correspondantes de la traduction, les principales différences entre la seconde et la troisième éditions. Ces quelques phrases dans les deux derniers paragraphes du premier chapitre nous semblent être les «deux ou trois passages» en question (les mots absents de la seconde édition sont imprimés en italiques et entre crochets) :

La joie de tous [*montant comme un cantique*] fait le fils aîné soucieux.

Die allgemeine Freude wird zur Sorge für den ältesten Sohn.

[*Les torches fument vers le ciel.*] Le repas est fini. Les serviteurs ont deservi. A présent, dans la nuit où pas un souffle ne s'élève, la maison fatiguée [*, âme après âme,*] va s'endormir. [*Mais pourtant, dans la chambre à côté de celle du prodigue, je sais un enfant, son frère cadet, qui toute la nuit jusqu'à l'aube va chercher en vain le sommeil.*]

Das Mahl ist zu Ende. Die Leute haben abgeräumt. Und jetzt in der Nacht, in der nicht ein Hauch sich rührt, wird das müde Haus schlafen.

La concordance parfaite entre le texte de la traduction et celui de la deuxième édition prouve bien que c'est elle que le traducteur consultait et préférait. En effet, l'examen minutieux d'autres variantes, beaucoup plus petites, présentes dans cette édition, confirme ce que nous venons de dire. <sup>14</sup>

11. *Corr. RG*, p. 77.

12. *Ibid.*, p. 82.

13. Notons au passage que Rilke donne très souvent une modification de ponctuation ou de graphie.

14. D'une vingtaine de variantes de la deuxième édition par rapport à la troisième, dont la plupart se trouvent traduites dans la version allemande, nous n'en citons ici qu'une : Rilke transcrit fidèlement en «altmodischen Buch» le terme «livre suranné» dans cette édition, qui est remplacé par un autre («livre déchiré») dans toutes les éditions postérieures. Sur ce point, on a donc tort de se demander : «And why did Rilke change a "torn book" into an «antiquated book" [...] ?» (Lang, «Rilke and Gide : Their Reciprocal Translations», *Yale French Studies*, vol. VII, 1951, n° spécial *André Gide*, p. 102).

Or, Rilke se vit-il dédicacer cette édition ? On n'a pas de source sûre, car, suite à la mise sous séquestre de son appartement, exécutée la même année 1914, tout son bien fut

On ne sait pas clairement la teneur de la discussion entre Gilde et Rilke sur ces passages. Tous les deux n'en laissèrent que de brefs témoignages. Pourtant, il est maintenant permis de croire qu'il n'était pas question pour Rilke de savoir comment transcrire les passages en allemand, mais de savoir quelles variantes choisir. Cela signifie que, plutôt que sur l'art de traduire tel morceau partiel, la discussion a porté sur l'interprétation de la totalité textuelle, qui pourrait engendrer une modification, si légère soit-elle, selon le choix des variantes.<sup>15</sup> Rilke a-t-il pu justifier sa propre interprétation de l'œuvre et, par conséquent, satisfaire sa propre conscience d'artiste ? Les variantes adoptées et la brièveté même des témoignages nous semblent dire que, sans divergences de vues, les deux écrivains n'ont pas tardé à trouver une entente.<sup>16</sup> En ce

irrévocablement dispersé, malgré le dévouement de Gide pour le reconstituer : ce dernier s'efforça en vain d'avoir au moins un catalogue de la bibliothèque de son ami (voir la lettre du 17 février 1916 à Romain Rolland, reproduite dans Harris, *op. cit.*, p. 210). Mais l'existence connue des exemplaires dédicacés à Verhaeren et Hofmannsthal, deux des amis les plus intimes de Rilke, permet de supposer que Gide a dédicacé un exemplaire de cette édition à Rilke également (voir n° 194 du catalogue *Présence d'André Gide*, et Claude Foucart, « André Gide et Hugo von Hofmannsthal, ou la rencontre d'un grand enfant », *BAAG* n° 43, p. 15). On connaît, ajoutons-le, l'existence d'une originale d'*Amyntas* portant la dédicace suivante : « A Rainer Maria Rilke, pour que mon amical souvenir l'accompagne, André Gide, Novembre 10 » (reprise dans *BAAG* n° 40, p. 90). Cette dédicace fut faite sans doute en retour de *Die Aufzeichnungen des Malte Laurids Brigge* envoyé à Gide au début de septembre de la même année 1910 (voir *Corr. RG*, pp. 40-1).

15. Par exemple, à propos de la plus grande omission dans les passages cités plus haut, Adrien Robinet de Cléry écrit : « il paraît à Rilke prématuré, sans doute, de reproduire cette allusion au frère puîné, personnage qui a été [...] inventé de toutes pièces de Gide » (*Rilke traducteur*, Publications de l'École d'Interprètes de l'Université de Genève, 1956, p. 51).

Mais, naturellement, ce « désir de simplification » (Dédéyan, *op. cit.*, t. II, p. 347), si l'on veut le trouver, doit être dû, tout d'abord, à l'auteur lui-même lors de la révision pour la seconde édition. Gide fit cette révision avec son secrétaire Pierre de Lanux et Albert Chapon, secrétaire de rédaction de *L'Occident*. L'examen du texte dactylographié pour l'impression de cette édition montre que les ratures en question furent d'abord faites par Lanux puis adoptées par Gide lui-même.

Nous remercions ici M. François Chapon, qui nous a permis d'étudier sa précieuse collection.

16. En effet, le témoignage de Gide est assez intéressant dans sa structure. Sur le contenu de la discussion il ne donne aucun détail, en disant simplement que « Rilke est venu [...] [lui] soumettre quelques passages », tandis qu'il rapporte longuement les scrupules lexicologiques que Rilke lui a montrés dans un autre propos (voir son journal du 27 janvier 1914, reproduit dans *Incidences*, Paris : Gallimard, 1924, p. 63, après la parution dans le numéro de mars 1922 de *La NRF*).

Or, il nous faut noter que Gide n'adoptera cependant pas ces variantes de la seconde édition dans aucune édition postérieure.

sens-là, Rilke aurait pu dire que cette discussion lui « a fait supposer que [s]on travail [était] *une réussite dans le sens même d[u] poème* » de Gide.<sup>17</sup> La traduction était pour lui, entre autres choses, une participation consciente et créatrice à l'interprétation de l'original.

La traduction ainsi élaborée comporte cependant quelques inexactitudes. Celles-ci auraient pu être éliminées, si Gide avait fait la révision de l'ensemble de la transcription, comme il l'a souvent fait pour ses autres traducteurs. Nonobstant, « plus embaumée, plus métaphysique, peut-être plus poétique que l'original »<sup>18</sup>, cette traduction est d'une grande beauté en tant qu'œuvre artistique ; elle a été d'autant plus digne de l'appréciation sans réserve de Gide qu'il y a trouvé, rendue avec justesse, la mentalité de l'œuvre où il s'était mis tout entier. On sait bien que, à propos de *La Porte étroite*, Rilke avait très tôt constaté entre son auteur et lui « une certaine affinité spirituelle »<sup>19</sup> ; Gide admet en 1921, à son tour, que son traducteur avait une aptitude mentale à ses ouvrages d'une certaine tendance, en disant : « Rilke [...], si bon pour l'Enfant prodigue, n'eût peut-être pas convenu pour les Caves ; par contre je voudrais bien le voir traduire mes Nourritures terrestres. »<sup>20</sup> Mais ces mots divulguent en même temps une vue gidienne de la relation, délicate et variable, entre l'œuvre et le traducteur ; c'est aussi l'opinion de Rilke qui ne se décida à traduire que les ouvrages par lesquels il se sentit attiré. En fait, d'autres projets réciproquement proposés, tantôt déclinés sur-le-champ par l'un, tantôt abandonnés à mi-chemin par l'autre, ne furent pas menés à terme<sup>21</sup>, à l'exception de la traduction gidienne des fragments des *Cahiers de Malte Laurids Brigge* en 1911. Pour cela aussi, la traduction rilkéenne de *L'Enfant prodigue* est de première importance comme témoignage heureux de l'amitié littéraire entre ces deux écrivains.

17. *Corr. RG*, p. 90. Nous soulignons.

18. Lang, *Rilke, Gide et Valéry*, Éd. de la revue *Prétexte*, 1953, p. 17.

19. *Corr. RG*, p. 37.

20. « Correspondance André Gide — Dieter Bassermann », présentée par Claude Foucart, *BAAG* n° 42, p. 33.

21. Voir Lang, art. cité, pp. 102-5.